

# BORDAGE

Pierre

## LES DERNIERS HOMMES

Épisode I  
Le peuple  
de l'eau



AU TABLE VAINVERT

Extrait de la publication

Pierre Bordage

# Les Derniers Hommes

ÉPISODE 1 - LE PEUPLE DE L'EAU



Quelques peuples nomades tentent de subsister dans une Europe dévastée par les pollutions chimiques, nucléaires et génétiques.

Parmi eux, le peuple de l'eau. Le seul à pouvoir localiser les sources épargnées par la contamination. L'avenir de tous dépend des baguettes des sourciers. Et sans eau pure, pas de vie !

Solman le boiteux est né avec le don de clairvoyance. Infaillible juge des âmes, rejeté par les autres, le jeune homme ne peut se confier qu'à Raïma la guérisseuse. Elle l'aide à prendre conscience de son pouvoir, lui ouvre les yeux sur les signes qui jalonnent la route du peuple de l'eau. Des signes qui, à la lueur du Livre interdit, semblent annoncer la fin des derniers hommes...

## CHAPITRE 1

Helainn l'ancienne retroussa sa robe, s'agenouilla au bord de la cuve, trempa l'index dans l'eau pendant quelques instants puis, avec d'infinies précautions, l'approcha de ses lèvres rainurées. Comme tous les sourciers, elle ne pouvait se fier qu'à son goût pour détecter la présence éventuelle d'ultra-cyanure.

Solman le boiteux, qui se tenait en arrière avec les apprentis, la vit effleurer de la pointe de la langue la pulpe de son doigt. Le poison foudroyant des anguilles<sup>GM</sup> aurait pu la tuer en une poignée de secondes. Enfouie une cinquantaine de mètres sous terre, l'eau répandait une tenace odeur de chlore – plutôt bon signe... – et de rouille. D'imperceptibles secousses telluriques hérissaient sa surface noire balayée par les faisceaux des torches.

Les quinze membres de la troupe s'étaient glissés l'un après l'autre dans un anneau de béton étroit, raide, fissuré, puis, bloqués par un éboulement trente mètres plus bas, ils avaient dégagé le passage à l'aide de pioches, de pelles, et remonté les gravats, la terre et les pierres dans les sacs en toile. Le déblaiement des boyaux d'accès aux nappes phréatiques ou aux cuves artificielles était l'aspect le moins plaisant du travail de sourcier: tant qu'ils ne l'avaient pas goûtée, ils ne pouvaient pas savoir si l'eau détectée par les baguettes était potable, et il leur arrivait souvent de tomber sur une nappe ou une cuve contaminée après avoir passé trois ou quatre jours entiers à nettoyer une galerie.

C'était la première fois que Solman participait à une rhabde, une quête d'eau. Et la dernière, sans doute, car son infirmité avait retardé

à plusieurs reprises le groupe d'Heläinn l'ancienne, et même s'ils ne lui avaient adressé aucun reproche, il avait lu dans leurs yeux que sa place n'était pas parmi eux. Sa place était avec les enfants, avec les vieillards, avec ceux que la maladie ou l'impotence condamnait à demeurer dans le camp sous la garde des chauffeurs. Les autres le vénéraient, raison pour laquelle ils n'avaient pas osé lui refuser cette faveur, mais leur respect était également une façon de le confiner dans son rôle de clairvoyant, de le tenir à l'écart des activités quotidiennes du peuple aquariote. Pourtant, il avait aimé se glisser au petit matin dans le groupe d'Heläinn, il avait aimé sortir de l'enceinte étouffante des tentes dressées à l'intérieur du cercle des camions-citernes, marcher à travers la plaine jonchée de rochers gris et arrondis, partager leurs repas, leurs rituels, leurs rires, il avait frémi avec eux lorsque le vent avait colporté les aboiements d'une meute de chiens sauvages ou le bourdonnement d'une nuée de hannetons<sup>GM</sup> venimeux, il s'était réjoui avec eux lorsque les baguettes avaient vibré dans la même harmonique et que les apprentis avaient coupé les ronces pour découvrir le tampon de la gaine d'accès à la cuve.

Heläinn se redressa et réprima une grimace avant de rabattre sa robe sur ses jambes. Âgée de soixante-douze ans, la doyenne des sourciers poussait son corps usé dans ses derniers retranchements. Ignorant la douleur aiguë qui montait de ses os et de ses articulations, elle retardait jusqu'à l'inéluctable le moment de passer la main. Jamais personne ne l'avait entendue se plaindre, jamais personne n'avait eu l'occasion de se repaître de sa faiblesse. Les pères et les mères du peuple ne l'avaient pas encore relevée de sa charge bien qu'elle eût depuis longtemps passé la limite d'âge. Seul Solman savait quel calvaire elle endurait chaque minute, chaque seconde de son existence. Il envoyait presque cette souffrance, cette rançon d'une vie de labeur et de mouvement que lui interdisaient sa jambe tordue et sa condition de donneur.

Un sourire se creusa comme une ride supplémentaire sur la face de la vieille femme sculptée par les rayons convergents des torches. Elle prononça les paroles d'usage :

« Que deux d'entre vous courent annoncer aux pères et aux mères du peuple que l'eau nous est donnée. »

Les parois et le plafond métalliques réverbérèrent sa voix et, pendant quelques secondes, entretenirent l'illusion qu'un bataillon de femmes se chamaillaient dans le ventre de la terre. Des cris de joie éclatèrent comme des déflagrations dans la pénombre de la cuve. Au bout de cinq semaines de recherches infructueuses, ils avaient enfin trouvé de l'eau potable, le plus précieux des trésors, le fondement de toute vie. Le peuple aquariote pourrait lever le camp avant l'arrivée de l'hiver, traverser les terres désertiques de l'Europe centrale en direction du soleil couchant, gagner les régions plus clémentes de la côte atlantique, se rendre au grand rassemblement où il distribuerait une partie de son eau aux autres peuples nomades en échange de nourriture et de produits de première nécessité.

Appuyé contre la paroi de la cuve, la jambe douloureuse, Solman regrettait à présent d'avoir accompagné les sourciers dans leur rhabde : cette expédition avait eu pour seul résultat d'accentuer son sentiment d'être exclu du monde réel, de passer au large de la vraie vie. Son don le condamnait à la solitude davantage que son infirmité. On ne recherche pas la complicité, et encore moins l'amour, d'un être qui lit dans l'esprit humain comme dans un livre ouvert. Seule Raïma la guérisseuse acceptait de partager son intimité parce que, comme lui, elle était née avec un don et une malédiction physique et que, contrairement aux autres, elle se fichait totalement de ce qu'on pensait d'elle.

Deux apprentis, un garçon et une fille, se faufilèrent en souplesse dans la bouche de la gaine d'accès qui vomissait une colonne inclinée de lumière sale.

« Elle a un fichu goût de rouille mais elle est saine », reprit Heläinn.

Les membres du groupe s'accroupirent à leur tour au bord de la cuve et goûtèrent l'eau avec circonspection, non qu'ils doutassent du jugement de l'ancienne, mais la hantise de l'empoisonnement avait développé en eux une prudence, une méfiance de tous les instants. Selon les anciens, qui eux-mêmes tenaient l'histoire de leurs propres ancêtres, les anguilles génétiquement modifiées avaient été introduites par les biologistes de la coalition IAA (indo-arabo-américaine) au cours de la Troisième Guerre mondiale. Déversant leur poison dans les fleuves, dans les rivières, dans les lacs, dans les étangs, dans

les ruisseaux, dans les marais, elles avaient infecté la plupart des nappes phréatiques, des réserves artificielles, et avaient entraîné l'extinction de milliers d'espèces animales et végétales. La pollution n'avait épargné que les cuves étanches enterrées par les soldats de la Ligne PMP (Paris-Moscou-Pékin) et disséminées sur un territoire qui s'étendait de la côte atlantique jusqu'à la mer de Chine. Les sourciers dénichaient de temps à autre une retenue naturelle d'une pureté inégalable, mais c'étaient ces citernes, initialement prévues pour le ravitaillement des armées pendant le conflit, qui couvraient l'essentiel des besoins du peuple aquariote et des autres peuples nomades.

« Bois. »

La voix d'Helaiinn tira Solman de ses pensées. Elle s'était approchée en silence, les lèvres étirées en un sourire qui dévoilait ses dents supérieures, des stalactites jaunes, poreuses et tremblantes dans une cavité aux bords noirs et crevassés. Sous la broussaille grise de ses cheveux et de ses sourcils, ses yeux ternes bâillaient comme des puits asséchés. Il prit le gobelet d'argent qu'elle lui tendait et but une gorgée d'eau dont la saveur à la fois acide et amère lui donna un début de nausée. Cependant, conscient que l'offrande de la première eau était une forme d'hommage – et une manière détournée de lui signifier que l'expérience ne se renouvellerait pas –, il s'astreignit à vider le gobelet jusqu'à la dernière goutte.

Il lut de la peur et du soulagement dans le regard de l'ancienne. En lui confiant la garde de Solman le boiteux, les pères et les mères du peuple l'avaient investie d'une responsabilité écrasante. Les dangers étaient multiples hors des limites du campement, hordes d'animaux sauvages, nuées d'insectes venimeux, mines à fragmentation abandonnées par les armées de la ligne PMP, végétation tueuse, feux spontanés... et plus encore pour un garçon de dix-sept ou dix-huit ans dont l'infirmité aurait représenté un handicap insurmontable en cas d'urgence. Et puis la présence permanente d'un donneur, d'un clairvoyant, engendrait chez la vieille sourcière une autre crainte, plus diffuse mais plus redoutable, la peur d'être percée à jour, d'être traquée dans son intimité, d'être dépouillée des secrets plus ou moins avouables accumulés tout au long de ses soixante-douze années d'existence.

Solman rendit son gobelet à Heläinn, qui le glissa précipitamment dans la poche ventrale de sa robe, une pièce de tissu rêche et gris drapée autour des épaules et resserrée à la taille. Elle lui prêtait un trop grand pouvoir, comme à tous les donneurs. Solman avait seulement la capacité d'entendre au-delà des mots, de voir au-delà des apparences, de détecter les intentions réelles qui se terraient derrière les déclarations, derrière les façades. Il savait qu'Heläinn se tuait à la tâche pour étouffer la culpabilité qui la cuisait à petit feu depuis qu'une horde de chiens sauvages avait emporté ses deux enfants en bas âge, mais, si personne ne lui avait raconté les circonstances du drame qui s'était joué quarante-cinq années plus tôt dans les montagnes paisibles de l'Austro-Suisse, il n'aurait ressenti qu'une impression générale, quelque chose comme un accord dissonant et persistant. Là où les autres croyaient qu'il captait la moindre de leurs pensées, il ne faisait que percevoir des contradictions, des discordances, des failles, flairer le mensonge, la supercherie, la fourberie avec la même infailibilité que les chiens dressés du peuple virgote détectaient les mines à fragmentation.

Il avait pris conscience de son don à l'âge de six ans, un soir d'été, alors qu'il venait tout juste de se coucher et que ses parents buvaient le thé traditionnel sous l'auvent de la tente. Sa famille faisait partie de celles qui s'installaient légèrement à l'écart du campement, gagnant en intimité ce qu'elles perdaient en sécurité. Un visiteur avait surgi de la nuit pour se joindre à ses parents, un inconnu dont il avait décelé les intentions meurtrières dès qu'il avait entendu sa voix. Il avait éprouvé une violente douleur au ventre qui l'avait suffoqué et cloué sur son matelas. Il avait voulu hurler mais aucun son n'était sorti de sa gorge. À la lueur de la pleine lune, au travers de la cloison de toile, il avait vu l'ombre immense de l'homme se faufiler derrière son père tandis que sa mère s'affairait dans la pièce centrale de la tente, il avait entendu un hoquet étranglé, puis un borborygme, le bruit atroce d'un tuyau se vidant de son air, il avait vu son père glisser de sa chaise et l'autre traîner son corps sur quelques mètres, il avait entendu des cris, ceux menaçants du visiteur et ceux, suppliants, de sa mère, puis des bruits sourds, odieux, de corps s'entrechoquant, des grognements de bête, des plaintes étouffées... Horrifié, affolé, il avait rampé hors

de son lit, s'était glissé sous la toile et avait erré une grande partie de la nuit au milieu des bruyères. Il s'était effondré en larmes sur une plage de galets où des hommes l'avaient retrouvé le lendemain matin, prostré au pied d'un rocher.

Les pères et les mères du conseil aquariote lui avaient confirmé la mort de ses parents. Solman ne se rappelait plus les paroles qu'il avait lui-même prononcées, il se souvenait seulement de son chagrin, une coulée de glace se déversant de son plexus, figeant sa tête et son corps tout entier, l'isolant du reste du monde. Sans doute les pères et les mères du peuple avaient-ils discerné son don de clairvoyance dans sa détresse puisque, quelques semaines plus tard, ils lui avaient demandé de les accompagner à une rencontre avec les Slangs, le clan des troquants d'armes. Malgré son jeune âge, il avait immédiatement deviné que, sous les propositions alléchantes de ces derniers, se cachait le projet de prendre le contrôle de la distribution de l'eau. Les Slangs prévoyaient d'entraîner le peuple aquariote dans les ruines de Berlin, une ville de l'ancienne Allemagne, afin de l'exterminer, hormis les sourciers qu'ils contraindraient à travailler pour leur compte. L'eau, dans les mains de clans qui ne respectaient pas l'Éthique nomade, pouvait devenir la plus terrible des armes. Au sortir de l'entrevue, les pères et les mères du peuple aquariote avaient écouté Solman avec une gravité qui semblait indiquer qu'ils prenaient ses déclarations au sérieux. Ils s'étaient pourtant rendus à Berlin à la date convenue. Solman, resté sur les bords de l'Atlantique en compagnie des enfants, des vieillards et d'une poignée de gardiens, en avait compris la raison des années plus tard : ils avaient profité de l'occasion pour vérifier la fiabilité de son don et, à l'aide de volontaires venus d'autres peuples nomades, retourner leur piège contre les Slangs.

En revanche, ils n'avaient jamais retrouvé l'assassin de ses parents.

Helainn rajusta à plusieurs reprises le haut de sa robe et tortura un long moment une de ses mèches grises avant de poser la question qui lui brûlait les lèvres. Il émanait d'elle une essence fleurie qui ne parvenait pas à masquer son odeur, un mélange de vieux cuir, de tabac et d'humus.

« T'es... t'es content de ta rhabde, Solman ? »

Puisque tu as vu comment ça se passait, puisque la quête d'eau a été couronnée de succès, tu n'as plus aucune raison de venir nous emmerder avec ta patte folle et ta manie de fouiner dans les têtes, traduisit-il.

Accroupis ou debout, les autres avaient suspendu leurs gestes pour écouter la réponse du boiteux. Toute la journée, ils s'étaient abstenus de leurs plaisanteries habituelles, dont le sexe était le sujet principal, presque exclusif, et cette continence verbale avait conféré à la rhabde une solennité inhabituelle, déroutante, et pour tout dire, désagréable. L'eau parcourue de frissons était désormais la seule entité en mouvement dans les ténèbres de la cuve perforées par les traits étincelants des torches.

«Oui, et... je vous remercie encore de m'avoir accepté parmi vous», répondit Solman.

Il espéra qu'ils ne remarqueraient pas la crispation de ses lèvres ni les fêlures de sa voix. À quoi aurait-il servi de leur jeter sa déception à la figure ? Il avait cru qu'en se rendant sur leur terrain, en s'immisçant dans leur quotidien, ils le regarderaient comme l'un des leurs, ou, à défaut, comme un jeune homme de dix-huit ans soumis aux mêmes désirs, aux mêmes tourments que les garçons et les filles de son âge, mais ils avaient été incapables de le considérer comme autre chose qu'une sorte d'animal étrange, inquiétant, qu'il avait fallu, sur l'ordre des pères et des mères du peuple, sortir de sa cage et promener toute une journée dans une plaine désolée d'Ukraine. Eux étaient des êtres robustes, habitués au grand air, aux longues marches, aux corvées de déblayage, aux dangers extérieurs; eux portaient un attirail d'outils et d'armes dont le poids avoisinait les quarante kilos; eux avaient le visage tanné par le soleil, des bras et des jambes aux muscles saillants, luisants; eux débordaient de santé, de vigueur, de sensualité. Les hommes – y compris les plus anciens – sautaient sur le moindre prétexte pour retirer leur tunique ou leur chemise et exhiber leur échine et leur cou de taureau, les femmes – y compris les plus anciennes – dévoilaient sans cesse des bouts de leurs corps en défaisant et refaisant les drapés de leurs robes. Lui était d'une maigreur et d'une pâleur malades; ses membres – surtout la jambe gauche, malformée et plus courte que la droite – portaient de son tronc comme

des lianes anémiées et folles ; une vague déferlante de cheveux fous et noirs lui balayait la moitié du visage où brillèrent deux yeux immenses, d'un bleu clair tirant sur le blanc, des yeux d'un ciel d'hiver matinal ; des yeux que personne, pas même les pères et les mères du peuple, n'acceptait de fixer pendant plus d'une seconde. Lui devait s'arrêter au bout d'une heure de marche pour détendre sa jambe gauche endolorie, comme criblée de coups de poignard. Lui cachait sa peau blême, ses genoux cagneux, ses bras torsés, ses côtes et ses clavicules saillantes sous de larges vêtements de peau, tunique, pantalon et bottes. Lui était exclu du langage du corps, de la séduction.

« T'as eu une sacrée veine de trouver de l'eau à la première rhabde », ajouta Heläinn, qui semblait peu à peu se détendre.

Il faillit lui rétorquer que c'était peut-être lui qui avait porté chance aux sourciers. Et d'ailleurs il n'était pas loin de le penser vraiment. Ce n'était pas de l'orgueil, mais une impression pénétrante, persistante, qui se cristallisait peu à peu en évidence.

« Une sacrée veine », répéta-t-il avec un sourire mécanique.

Il se sentait las, fripé, comme une outre crevée, vidée de ses dernières gouttes.

« Les animaux sauvages, ils n'ont pas accès aux cuves ni aux sources souterraines, reprit-il. Comment se fait-il qu'ils ne s'empoisonnent jamais ? »

Une question qu'il s'était souvent posée et à laquelle personne ne lui avait encore fourni de réponse satisfaisante.

« On dit qu'ils sont immunisés, dit Heläinn sans conviction.

– Leur viande devrait être infectée...

– Ils ont trouvé le moyen d'éliminer le poison. Une mutation génétique. »

Solman hocha la tête. Heläinn l'ancienne était aussi ignorante que les autres à ce sujet. Il lui tardait maintenant de sortir de cette cuve, de cette atmosphère saturée d'oxyde de fer.

Les premiers camions arrivèrent au moment où le soleil s'affaissait à l'horizon dans un dernier et fastueux déploiement d'or, de mauve et de pourpre. Solman regarda distraitement les grands véhicules se faufiler entre les rochers qui luisaient comme d'énormes braises au milieu des herbes frissonnantes. Guidé par les sourciers, le premier

camion, qui avait subi tant de réparations qu'il ressemblait à un mammifère marin enrobé de plusieurs couches de coquillages, s'immobilisa près de la bouche de la gaine d'accès à la cuve. Le chauffeur sauta au sol – il s'agissait bien de sauter, la cabine étant perchée à plus de deux mètres – et, après avoir chaleureusement congratulé Helaiinn pour sa rhabde, commença à dérouler le tuyau souple placé sous le ventre de la citerne. Le moteur continuait de ronronner, émettant une légère odeur de gaz dispersée par le vent. Deux apprentis s'emparèrent de l'extrémité du tuyau et se glissèrent dans la gaine. Au bout de quelques minutes, l'un d'eux revint pour donner le signal du transvasement. Le chauffeur actionna une manette située à l'arrière de la citerne et le deuxième moteur, celui de la pompe, se déclencha dans un ronflement agressif qui dérapait parfois dans les aigus et devenait insupportable.

« Problème de courroie ! cria le chauffeur, avec un sourire d'excuse, à l'intention d'Helaiinn.

– Du moment que c'est pas un problème de piston ! » fit-elle avec un sourire égrillard.

Même elle, même l'ancienne détruite par les remords, même elle dont le corps n'était plus qu'un creuset de souffrance, elle éprouvait le besoin de montrer qu'elle pouvait encore plaire, ou du moins nouer une complicité grivoise avec un homme de trente ou quarante ans son cadet.

Assis sur le flanc d'un grand rocher, Solman les voyait s'agiter autour des camions, hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, sourciers et chauffeurs, comme des abeilles ivres de pollen autour de leur reine. Ils avaient posé les outils, les armes, les fusils d'assaut, les pistolets, les cartouchières, comme si, maintenant qu'ils avaient trouvé de l'eau, plus rien ne pouvait leur arriver. Les femmes dénouaient leurs cheveux, dénudaient leurs épaules et leurs bras épaissis par les corvées de déblaiement des galeries, repoussaient les avances des hommes tout en riant à gorge déployée à chacune de leurs plaisanteries. Les rayons rasants du soleil miroitaient sur les flancs lisses et rebondis des citernes. Le vent, bien qu'encore doux, s'imprégnait d'une fraîcheur annonciatrice des premiers frimas de l'automne.

Une douleur fulgurante au ventre cloua Solman sur le rocher.

La même que celle qui l'avait paralysé onze ans plus tôt dans la tente de ses parents. Il contint une violente envie de vomir, reprit son souffle, repoussa la souffrance pour se redresser et observer les silhouettes nimbées de lumière rouille qui papillonnaient d'un camion à l'autre. Il ne détecta pas d'intentions meurtrières chez les sourciers et les chauffeurs : c'était dans la nuit naissante, dans les étoiles, dans les rochers, dans la brise, dans la terre, dans les bruits que semblaient se nicher les promesses du malheur. Derrière cette sérénité crépusculaire se pressait une armée d'ombres menaçantes, grinçantes.

Il eut la certitude qu'elles ne cernaient pas seulement les sourciers, pas seulement les hommes et les femmes du peuple aquariote, mais l'ensemble des peuples qui parcouraient les vastes territoires de l'Europe. Comme dans la tente de ses parents onze ans plus tôt, il demeura incapable d'esquisser le moindre geste et son hurlement resta coincé entre son ventre et sa gorge. Puis sa dernière conversation avec Raïma la guérisseuse lui revint en mémoire avec une acuité blessante. Elle avait prononcé un mot étrange, tiré selon elle de l'ancienne religion dominante du continent européen et qui, dans sa bouche, avait claqué comme une terrible menace : Apocalypse.

## CHAPITRE 2

« L'Apocalypse... »

Le grondement assourdissant des moteurs avait contraint Raïma à hurler.

Le convoi s'était ébranlé à l'aube après le démontage des tentes et la cérémonie rituelle préluant au voyage. Les deux cent vingt camions tractaient chacun, outre leur citerne, une ou plusieurs voitures qui transportaient dix à vingt membres du peuple aquariote ainsi qu'une ou plusieurs remorques bâchées qui contenaient le matériel. D'une longueur d'un kilomètre, la caravane ressemblait à une gigantesque chenille hérissée de hautes cheminées qui crachaient des panaches de fumée plus ou moins sombres selon l'usure des moteurs. Hérissée, également, de plates-formes où veillaient les guetteurs, des hommes et des femmes perchés un mètre au-dessus des cabines, sanglés sur des sièges métalliques et armés de fusils d'assaut.

Raïma n'avait pas invité Solman à prendre place dans sa voiture, comme à l'habitude, mais dans une remorque bâchée. Elle ne voulait pas être dérangée, avait-elle précisé avec un sourire énigmatique.

La lumière s'invitait sous la bâche par quatre vitres circulaires et révélait un fouillis de tapis et de rouleaux de tissu d'où s'exhalait des odeurs de poussière, de naphthaline et d'encens. Raïma se redressa sur un coude, tendit le bras et referma lentement la main sur les particules dorées qui vibraient dans les colonnes scintillantes et obliques. Plus âgée que Solman – elle prétendait qu'elle avait tout juste dépassé la vingtaine, mais, selon certains, elle était plus proche de la trentaine –, elle s'enveloppait quelle que fût la saison dans plusieurs

couches de tissu savamment enchevêtrées les unes dans les autres et destinées à masquer les déformations de son corps. Elle faisait partie de ces enfants nés avec la malédiction de la transgénose, une saloperie génétique qui entraînait d'abord une altération de la peau, puis une recomposition chaotique des muscles, des tendons, des os, des organes, des membres, du corps tout entier, et enfin la mort à l'issue d'une très longue agonie. Raïma avait entamé depuis deux ans la phase dite de « reconstruction », qui se manifestait par l'émergence sur son dos et son ventre d'excroissances semblables à des moignons. La maladie avait pour l'instant épargné son visage, encadré de somptueuses cascades de cheveux teints au hinna, mais ses joues autrefois rondes s'étaient creusées et ses yeux noirs brillaient d'un éclat dur, presque coupant. Par l'un de ces détours ironiques dont est coutumier le destin, elle avait également hérité à sa naissance le don de la guérison : sa compréhension instinctive de la physiologie et de la psychologie humaines s'associait à sa connaissance des plantes pour lui permettre de soulager la plupart des maux des hommes et des femmes qui venaient la consulter. La vie l'avait condamnée à soigner ses contemporains tout en lui infligeant un mal contre lequel il n'existait aucun remède.

Elle joua un petit moment avec les particules en suspension avant de se rallonger et, la tête posée sur ses mains entrecroisées, de s'abandonner aux secousses. Le convoi progressait maintenant sur une portion plane à en juger par le ronronnement assourdi des camions les plus proches.

« Ça t'intéresse vraiment ? » demanda-t-elle en jetant un regard en coin à Solman.

Il acquiesça d'un hochement de tête.

« Le Livre dit qu'après les sept étoiles, les sept chandeliers d'or et les sept sceaux, viendront les sept anges, dit-elle d'une voix rêveuse. Lorsque le premier ange fera sonner sa trompette, il y aura une grêle et un feu mêlés de sang, un tiers de la terre flambra, un tiers de la végétation sera détruite. Lorsque le deuxième fera sonner sa trompette, un tiers de la mer aura la consistance du sang, un tiers des créatures marines disparaîtra, un tiers des navires sera détruit. À la sonnerie du troisième ange, un astre tombera et brûlera comme une

torche, l'eau aura l'amertume de l'absinthe, beaucoup d'hommes mourront après en avoir bu...

– L'absinthe ?

– Sans doute une variété d'armoïse, une plante qui peut être mortelle si on ne sait pas la doser... Tout ça ne te dit rien ? »

Solman jeta un coup d'œil furtif par la vitre la plus proche. Il ne distingua qu'un petit cercle de ciel d'un bleu éclatant.

« Ça me dit seulement que ça a quelque chose à voir avec ce que je ressens là. »

Il désigna son bas-ventre. La douleur ne l'avait pas quitté durant les sept jours qui s'étaient écoulés après la capture d'eau du groupe d'Heläinn l'ancienne. Et quand elle avait desserré son étau, qu'il avait enfin pu s'assoupir, il avait été harcelé par les cauchemars, par des visions tellement effrayantes qu'il s'était réveillé haletant, enveloppé de sueur froide, avec un sentiment de désespoir et d'impuissance aussi poignant que celui qu'il avait éprouvé le soir où ses parents avaient été assassinés.

« Ce livre, c'est un truc des religions mortes, non ? reprit-il avec une pointe d'agressivité. De celles qui ont conduit l'Humanité à la Troisième Guerre mondiale ! »

Raïma se redressa à nouveau et remonta le bas de ses robes pour entrecroiser les jambes. À la lueur d'un rai de soleil, Solman entrevit les petites bosses qui s'égrenaient le long de ses tibias. Une poignée de gènes devenus fous avaient décidé de greffer des membres inutiles et grotesques à ses jambes.

Au-dessus de leurs têtes, les cordes s'étant relâchées sous la pression de l'air, la bâche ondulait et claquait par endroits.

« Les pères et les mères du peuple nous ordonnent de rejeter les vieilles religions, mais je crois moi qu'elles nous ont laissé un message, un testament, et que les trois premiers anges ont déjà joué de leur satanée trompette, déclara-t-elle avec cet air buté et provocant qu'elle avait l'habitude de prendre pour assener ses vérités. Les trois premières sonneries, c'est la Grande Guerre. Elle a tué des millions d'hommes, détruit un tiers de la végétation, un tiers de la mer, un tiers des créatures marines et empoisonné toutes les eaux. La grêle et le feu mêlés de sang, ce sont les missiles, les bombes, les mines, les sol-

bots. Le sang de la mer, ce sont les pays engloutis par les tremblements de terre, le Livre dit: On eût dit qu'une grande montagne embrasée était précipitée dans la mer. L'astre qui tombe et brûle comme une torche, ce sont les débris enflammés de la grande station orbitale. L'Absinthe, c'est le poison des anguilles<sup>GM</sup>, la pollution de toutes les eaux... »

Elle se tut, comme épuisée par sa tirade, s'absorba pendant quelques secondes dans la contemplation d'une flaque lumineuse sur le coin d'un tapis, puis elle posa l'index sur le ventre de Solman.

« Tu es un donneur, reprit-elle avec une certaine solennité, un être qui voit et entend ce que les autres ne peuvent ni voir ni entendre. Et ce que tu entends là – son index s'enfonça dans la tunique et la peau de Solman –, c'est la trompette du quatrième ange. »

Ses yeux exorbités, luisants comme des braises, et ses lèvres tordues en un rictus lui donnaient l'air d'une démente. Il n'osait pas bouger, de peur que, comme un filet aux mailles blessantes, le regard de la jeune femme ne resserre encore son emprise. Une embarquée brutale de la remorque les projeta tous les deux enchevêtrés contre le montant métallique. Le contact, bref mais brutal, électrisa Solman. Le convoi s'engageait probablement sur l'une des pistes chaotiques qui grimpaient à l'assaut des Carpates orientales. Les pères et les mères du peuple avaient opté pour la route du Centre, plus courte que la route du Nord mais plus escarpée, préférant affronter les pistes parfois périlleuses des Carpates et des Alpes plutôt que de risquer d'être surpris par l'hiver sur les étendues venteuses de Pologne, d'Allemagne et des Pays-Bas.

Raïma s'était déjà rassise lorsque Solman se redressa mais, contrairement à son habitude, elle ne chercha pas à resserrer les pans de tissu qui bâillaient par endroits et dévoilaient les excroissances de la longueur d'un pouce sur son ventre et ses épaules. En dépit de leur complicité, elle ne lui avait encore jamais montré, pas même par mégarde, les ravages qu'opérait sur elle la transgénose.

« Le quatrième ange ? » balbutia-t-il, fasciné, incapable de détacher les yeux de ces protubérances plus claires que la peau, presque translucides pour certaines.

Sa voix se perdit dans le hurlement des moteurs qui peinaient déjà dans les premiers lacets de la montagne.

« Le tiers du soleil, le tiers de la lune, le tiers des étoiles seront frappés, répondit-elle avec force. Un aigle volera au zénith et proclamera: Malheur aux habitants de la Terre quand sonneront les trompettes des trois derniers anges.

– Les aigles ne parlent pas ! »

Une réflexion stupide, il en était conscient, mais il avait éprouvé le besoin de dire quelque chose, avant tout pour dissiper la gêne qui lui nouait la gorge.

« L'aigle du Livre n'a pas nécessairement des plumes, dit-elle avec le calme affecté – et agaçant – d'une mère s'adressant à son enfant. Il peut être celui qui voit et entend avant les autres. Celui qui a mal au ventre, par exemple, quand approche l'heure des trois dernières sonneries. »

Il rejeta la tête en arrière, comme piqué par ses paroles.

« Je n'ai pas vu que le tiers du soleil, de la lune et des étoiles aient été frappés ! »

Elle eut un sourire ambigu et, d'un geste aérien, entreprit de dérouler l'une des étoffes qui lui enserraient le torse. La respiration de Solman se suspendit. Elle l'avait jusqu'alors traité comme un petit frère, comme un reflet à la fois fidèle et bienveillant de sa propre solitude, de ses propres tourments, mais aujourd'hui, elle semblait l'entraîner dans un tout autre jeu, comme s'il avait suffisamment grandi pour qu'elle puisse le rejoindre de l'autre côté du miroir. Il comprenait maintenant pourquoi elle l'avait convié à effectuer une partie du voyage dans l'anonymat d'une remorque.

« Le Livre n'est pas toujours facile à interpréter. C'est ce qui lui donne tout son prix... »

Elle continuait de dénouer les tissus sans cesser de le fixer. Il se sentit dans la peau d'un petit rongeur paralysé par les yeux d'un serpent. Une odeur de chair humide, acide, troublait les senteurs de poussière et d'encens. Il vit émerger les seins de Raïma et se mit à trembler de tous ses membres. Une chose était de croiser les femmes aquariotes qui déambulaient parfois nues dans les allées du campement, une autre était de se retrouver dans l'intimité d'une femme qui se dévoil-

lait peu à peu. Il avait peur tout à coup, peur de ne pas trouver les mots et les gestes justes, peur de ses réactions devant ce corps enlaidi par la transgénose, peur de l'inconnu. Il n'avait jamais approché de fille, ni même envisagé d'en approcher une, car il n'aurait été pour elle qu'une source d'embarras, mais cela faisait trois ou quatre ans que son imagination et ses hormones peuplaient ses nuits de joutes torrides – et probablement fantaisistes. Gagné par une panique galopante qui chassait sa douleur au ventre et le laissait aussi tremblant qu'un oisillon tombé du nid, il se contint pour ne pas ramper jusqu'au hayon de la remorque et sauter en marche. Rien de cette scène ne correspondait aux fantasmes qui l'avaient si souvent accompagné jusqu'au premier sommeil: Raïma, d'abord, n'était pas la jeune fille pure, douce et sensuelle de ses désirs; l'intérieur étouffant de cette remorque, ensuite, n'avait qu'un lointain rapport avec les décors idylliques de ses rêves; enfin, s'il était lié à la guérisseuse par une complicité de tous les instants, il ne se sentait pas poussé vers elle par l'un de ces courants impétueux qui jetaient les hommes et les femmes les uns contre les autres.

Il s'aperçut que, sous la fluidité apparente de ses gestes, elle faisait des efforts surhumains pour ne pas trahir sa propre inquiétude. Elle était aussi terrorisée, et même davantage, que lui: en lui offrant son corps dénaturé par la transgénose, elle prenait le risque considérable d'être repoussée, mortifiée. Elle était nue à présent, assise en tailleur, posée sur les tissus épars comme une vipère sur son ancienne peau. La maladie ne s'était pas encore attaquée à ses seins, ses hanches, son bas-ventre et ses cuisses. Ses excroissances paraissaient moins volumineuses maintenant qu'elle avait accepté de les exhiber. Le regard de Solman ne s'y attardait pas, comme le regard glisse sur les épines lorsqu'il cueille un buisson de roses.

« Je... je ne te fais pas horreur ? »

Il ne répondit pas, il leva machinalement le bras et posa la main sur l'un de ses seins. La peau en était si douce qu'il eut l'impression de toucher le paradis. Il tremblait de plus en plus et transpirait à grosses gouttes. Dans un sursaut de lucidité, il se demanda si le breuvage amer qu'elle lui avait offert avant le départ avait seulement été destiné à « renforcer ses défenses immunitaires avant l'hiver », puis un

désir brutal, despotique, balaya ses interrogations, ses rêves et ses peurs. Elle se pencha vers lui et captura sa bouche avec l'agilité d'une chatte.

Il perdit définitivement pied lorsque les mains brûlantes de la guérisseuse rampèrent sous sa tunique, lorsqu'elle dégrafa son ceinturon et les boutons de son pantalon, lorsqu'elle se faufila sous son caleçon et s'empara de son pénis pour le dégager enfin de sa double prison de coton et de cuir.

« Tu as connu... d'autres hommes ? »

Il avait du mal à reprendre son souffle. Il s'était retrouvé, sans trop savoir comment, nu et allongé sur Raïma, plongé en elle, saisi par un tourbillon de sensations qui était subitement tombé après la fulgurance de l'éjaculation. Emporté par le torrent de son plaisir, il s'était échoué sur elle, haletant, exténué, comme un naufragé sur une grève tendre et moite. Tout s'était déroulé à une telle vitesse, dans une telle absence de maîtrise, qu'il se demandait encore s'il avait bel et bien franchi la frontière qui séparait l'enfant de l'homme. Il lisait de la gratitude et de la frustration dans les yeux de Raïma, toujours allongée sur les tapis enroulés et ballottée par les cahots de plus en plus violents de la remorque.

« Quelques-uns. Tous avaient déjà une femme. Je suppose qu'ils venaient chercher ce qu'elles ne pouvaient pas, ou ne voulaient pas, leur donner. J'étais prête à tout, à tout, pour les satisfaire, pour les retenir. Ils m'ignorent depuis que je suis entrée en phase de reconstruction. Et quand ils n'ont pas d'autre choix que de venir se faire soigner, ou faire soigner leurs enfants, ils évitent de croiser mon regard... »

La rancœur contenue dans la voix de Raïma résonnait en Solman comme un écho de sa propre détresse, mais il comprenait également l'attitude de ces hommes : lui-même, maintenant que ses yeux étaient nettoyés du désir, et même si le souvenir tout chaud de leur étourdissante étreinte continuait de le faire frémir de la tête aux pieds, ne pouvait s'empêcher de la contempler dans toute sa réalité, dans toute sa... monstruosité.

KAENA, roman jeunesse, *Mango*

LES PROPHÉTIES I, L'ÉVANGILE DU SERPENT,  
roman, *Au diable vauvert*

LES PROPHÉTIES II, L'ANGE DE L'ABÎME, roman,  
*Au diable vauvert*

LES PROPHÉTIES III, LES CHEMINS DE DAMAS,  
roman, *Au diable vauvert*

L'ENJOMINEUR 1792, roman, *L'Atalante*

L'ENJOMINEUR 1793, roman, *L'Atalante*

L'ENJOMINEUR 1794, roman, *L'Atalante*

NOUVELLE VIE TM, nouvelles, *L'Atalante*

PORTEURS D'ÂMES, roman, *Au diable vauvert*

LES FABLES DE L'HUMPUR, roman, *Au diable vauvert*

Cette édition électronique du livre  
*LES DERNIERS HOMMES, ÉPISODE 1 :*  
*LE PEUPLE DE L'EAU* de PIERRE BORDAGE  
a été réalisée le 09/07/2010  
par les Éditions Au diable vauvert

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782846262545)

Dépôt légal : septembre 2010  
ISBN : 9782846262491

Le Format epub a été préparé par ePagine / Isako  
[www.epagine.fr](http://www.epagine.fr) / [www.isako.com](http://www.isako.com)  
à partir de l'édition papier du même ouvrage